

ti, avait presque aussitôt cessé de lui parler de Durand. Avait-il aussi cessé de le voir ? Plusieurs circonstances, qui revinrent simultanément au souvenir de Bénard, lui prouvèrent que leurs relations ne s'étaient pas interrompues. Arrivé à cette certitude, il se dit :

« Ou ce Durand n'est comme moi qu'une dupe, et Pierre Bourdier aura craint, en nous réunissant, des confidences mutuelles qui pouvaient nous éclairer sur une double trahison, ou c'est un complice dont il redoute l'indiscrétion. Dans l'un ou dans l'autre cas, il y a intérêt pour moi à le voir. Dupe, il m'aidera à retrouver mon voleur qui doit être aussi le sien, complice, je le forcerai à parler, et il faudra bien qu'il me dise où sont les marchandises volées. »

C'était en se dirigeant à grands pas vers le quartier jadis incendié que Bénard se parlait de la sorte. Le hasard qui, tout à l'heure, était venu à son aide, lui fut encore une fois propice. Parvenu devant la maison où il espérait trouver son Durand, et décidé à frapper de porte en porte et d'étage en étage jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré, il se vit contraint, au moment où il venait de s'aventurer dans l'allée, de rétrograder jusqu'au pavé de la rue pour faire place à un commissionnaire qui, ployé sous la charge de ses crochets, s'acheminait au-devant de lui pour sortir. Un homme suivait le portefaix. Quand ce dernier eut descendu le bas de l'allée, l'homme qui venait derrière lui l'arrêta pour lui dire :

— Tourne à droite, prends la rue de la Vannerie ; tu trouveras la personne en question de l'autre côté de la place de Grève ; elle t'attend sous l'arcade Saint-Jean.

Le portefaix, arrêté devant l'allée, masquait à Bénard la vue de l'homme qui venait de parler ; mais les paroles, bien que dites confidentiellement, à voix basse, arrivaient distinctement jusqu'à lui. Elles captivèrent d'autant mieux son attention, qu'attachant ses regards sur le ballot qui courbait sous son poids le porteur de cro-

chets, il crut retrouver, dans l'entre-croisement de quelques lignes tracées à l'encre rouge sur l'enveloppe de grosse toile, une marque de fabrique de sa connaissance.

L'habitant de la maison retourna vers l'escalier et le portefaix se mit en marche. Bénard eut alors un moment d'hésitation, et se demanda lequel des deux il devait suivre. Placé entre le besoin de s'assurer si c'était vraiment le Durand de Pierre Bourdier qui avait parlé, et l'ardent désir d'éclaircir ses soupçons à propos de la marque de fabrique, il se décida pour ce qui l'attirait davantage : la charge du portefaix.

« Je suis toujours sûr de retrouver la maison, se dit-il ; quant au ballot, c'est différent : si je le perds de vue trop longtemps, je ne le retrouverai certainement pas. »

Le commissionnaire cheminait si péniblement qu'il suffit à Bénard de quelques enjambées pour le rejoindre. Afin d'avoir le droit de marcher de conserve avec lui jusqu'à destination, c'est-à-dire jusqu'à son point de rencontre avec le personnage qui l'attendait sous l'arcade Saint-Jean, Bénard se hasarda à l'aborder. Il prit pour prétexte d'un entretien, chemin faisant, le besoin d'un renseignement sur sa propre route, laquelle devait être, nécessairement, celle que suivait le portefaix.

L'homme, qui avançait sous la lourde charge, était peu disposé à se prêter à ce désir d'entrer en conversation. Interrogé sur la direction qu'il fallait suivre, il borna sa réponse à ces mots :

— Allez tout droit devant vous, et vous tomberez sur la place.

La brusque et brève réponse ne découragea pas Bénard. Un moment après il revint à sa charge, afin d'essayer, cette fois, de tirer double profit de sa rencontre avec le portefaix, s'entend de se renseigner sur son Durand sans quitter des yeux le ballot de marchandises.

— Je crois vous connaître, reprit le questionneur.

— Ça se peut bien, dit l'autre,